

Le désordre et le style

Barfly

Michel Beauchamp

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchamp, M. (1988). Compte rendu de [Le désordre et le style / *Barfly*]. *24 images*, (37), 57–57.

BARFLY

Le désordre et le style



Faye Dunaway, Charles Bukowski et Mickey Rourke

américains, l'investit de la dimension d'un personnage de cinéma hors du commun, une sorte de mixture de W.C. Fields et de Cary Grant. Ce contact direct avec l'écrivain dont le cinéaste nous a d'abord gratifiés, risquait d'un peu desservir son ambition de transposer l'univers bukowskien, d'en capter la difficile vérité, si volatile et âpre.

Car lire Bukowski sur les pérégrinations plus ou moins dépravées de son alter ego Chinaski, c'est plonger avec lui dans un sous-monde invisible, une sorte de planète jalouse de ses rituels, camouflée dans les villes qui se déroba à tous les regards, qui résiste à toute représentation. L'écrivain est son propre ethnologue et la matière de ses livres est puisée dans l'ordinaire de ses journées, égrenées au fil de cet ennui qui précède la mort. C'est l'écriture qui cimente le tout, qui donne au désœuvrement agressif de Chinaski sa substance romanesque. Le scénario de Bukowski en retransmet une bonne part dans les dialogues, précis et cinglants, et dans le récit-synthèse d'un épisode de sa jeunesse où toute sa vie est déjà contenue. Le temps s'écoulera donc sans lui puisque Chinaski est déjà écrivain, déjà ivrogne. Comme il le sera toujours, comme il sera toujours fasciné par l'inégalable splendeur des jambes et des femmes. Et celles de Wanda (Faye Dunaway) lui conviennent parfaitement. L'amour c'est

une reconnaissance partagée et c'est dans la reconnaissance de leur amour de l'alcool qu'ils s'uniront pour un temps. Unis également dans le combat de la vie, maxime que Henry et Wanda prendront au pied de la lettre. Lui, pour braver le barman stallonien en ouverture et en fin de film (il saigne, donc il vit), elle, pour rosser la trop belle éditrice qui s'est entichée de son poulain, et l'expulser manu militari d'un univers qui l'a trop fait souffrir pour le partager avec des âmes blanches.

Il revenait au cinéaste d'évoquer l'intemporalité d'un monde que rien ne régente, sinon l'alcool et certaines autres fonctions primaires telles le sexe, l'amour et la haine; de trouver pour son film un abri, un angle d'où observer l'univers dévastateur de l'écrivain. Pour souffler un peu, s'imprégner du drôle de drame des personnages et leur imprimer sa marque. Schroeder a parcouru un bout de trajet avec eux, trébuché, peiné sans doute et à l'arrivée, *Barfly*, dans ses meilleurs moments, est presque une épure. Wanda et Henry deviennent un couple d'aristocrates des bas-fonds auquel le cinéaste arrache de fulgurants instants de vérité, en toute dignité, dans un flot d'alcool et de sang, sans une larme.

Ailleurs toutefois, Schroeder ne retient que les signes les plus apparents d'un sous-monde dont il livre une représentation sommaire, à gros traits, confinant parfois

Michel Beauchamp

à un folklore bukowskien facile. C'est en ces moments du film que le cinéaste se sera laissé déborder. Mais il a su, avec l'appui de Robby Muller à la caméra, trouver sous quelle lumière s'épanouissent les «barflyes»: celle de la nuit américaine des bars. Si bien que lorsque Wanda, émergeant de l'ombre, part le matin à la recherche d'un emploi, elle se trouve presque dissoute dans la lumière aveuglante du jour. Il n'y a pas de soleil sur cette planète dont Schroeder contemple les rites, hypnotisé par leur étrangeté, sans toujours les soumettre à sa volonté, à son style, précisément.

Avec Bukowski, avec les stars qu'il dirigeait, avec le système de production américain (la machine Cannon), Schroeder a procédé à un jeu d'échange dont il sort gagnant, mais qui empêche le film de dériver aussi loin qu'il aurait pu. Comme dérivait, sous la poigne de fer de Paul Vecchiali, *Femmes Femmes*, une sorte d'hommage à l'alcool, au désordre et à la tristesse qui est le chef-d'œuvre de ce cinéaste. La beauté de *Barfly* reste indéniabla même si elle est dispersée, ou parce qu'elle est ainsi éparse, malgré qu'elle soit bridée par l'interprétation empesée de Mickey Rourke qui n'aura peut-être jamais accès à l'élégance enfouie de Chinaski. Au mieux, il sert de repoussoir à Faye Dunaway, indispensable au film avec son jeu de comtesse déchuë, avec ses jambes, avec la tragédie paisible qui ne quitte jamais son regard. □

NOTES

* *WOMEN*, Charles Bukowski, éd. Grasset, p. 209.

BARFLY

États-Unis 1987. Ré.: Barbet Schroeder, Scé.: Charles Bukowski. Ph.: Robby Muller, Mont.: Eva Gardos. Int.: Mickey Rourke, Faye Dunaway Alice Krige, J.G. Quinn, Frank Stallone, Jack Nance. 97 minutes, couleur. Dist.: Cinéplex Odéon.